

Clara Symes, duchesse de Bassano

À cheval entre deux mondes

Alex Tremblay Lamarche

Numéro 135, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay Lamarche, A. (2018). Clara Symes, duchesse de Bassano : à cheval entre deux mondes. *Cap-aux-Diamants*, (135), 46–47.

CLARA SYMES, DUCHESSE DE BASSANO À CHEVAL ENTRE DEUX MONDES

Au Québec, si on en croit la mémoire collective, il existerait, d'une part, une élite anglo-protestante qui se serait implantée dans la vallée laurentienne après la Conquête, et, d'autre part, une élite franco-catholique qui évoluerait parallèlement. Chaque groupe serait doté de ses propres institutions, lieux de sociabilité et intérêts. Or, lorsqu'on prend le temps de se pencher sur la vie de certains notables des siècles passés, on se rend compte que les choses sont beaucoup moins tranchées qu'on ne pourrait le croire. Le cas de la première duchesse née au Canada, Clara Symes, permet bien de le comprendre.

Née le 28 mai 1845 dans une famille aisée de Québec, Clara Symes grandit au confluent de deux cultures. Son père, George Burns Symes, est l'un des marchands les plus prospères de la ville. C'est un membre actif des cercles sociaux, culturels et religieux de la communauté anglo-protestante de Québec. Sa mère, Mary Ann Cuvillier, est quant à elle issue d'une riche famille montréalaise dont les femmes s'illustrent par leurs dons et leur engagement au sein de l'Église catholique. Bien que ses parents se soient unis en 1844 en l'église anglicane Trinity Church rue Saint-Paul, à Montréal, Clara paraît grandir dans la religion catholique si on en croit son baptême à la basilique Notre-Dame de Québec, sa première communion à la veille de ses douze ans et sa confirmation le mois suivant.



Fille unique de l'un des plus riches marchands de Québec, Clara Symes est considérée, au tournant des années 1870, comme « la plus riche héritière de [la] province » (*Le Constitutionnel*, 20 septembre 1872).

Cela ne l'empêche toutefois pas de fréquenter autant les petites protestantes que les petites catholiques de l'élite de la ville dans son enfance. Les Symes reçoivent en effet la visite de plusieurs bonnes familles de Québec, tant francophones qu'anglophones. Qui plus est, Clara étudie chez les Ursulines de janvier 1855 à mars 1860. Elle y croise donc assurément des anglo-protestantes et des franco-catholiques puisque l'établissement accueille à l'époque les filles du gotha de la ville toutes origines

confondues. Ses résultats scolaires sont d'ailleurs révélateurs du milieu dans lequel elle grandit puisqu'elle se distingue notamment pour ses bonnes notes en religion et... en anglais!

Le 3 septembre 1861, Clara a la douleur de perdre sa mère. Deux ans plus tard, le 12 juin 1863, c'est au tour de son père de passer de vie à trépas au terme d'une courte maladie. Clara vient alors tout juste de fêter son dix-huitième anniversaire; elle est donc toujours mineure et ses proches se tournent vers sa tante, Luce Cuvillier, pour lui servir de tutrice. Il faut dire que Clara Symes est l'héritière d'un patrimoine considérable. Luce Cuvillier reçoit donc pour mandat de parfaire l'éducation de sa nièce, de gérer ses biens et de lui trouver un bon parti.

Parfaire l'éducation de sa nièce, cela veut entre autres dire l'éduquer à la charité. Il est alors de bon ton pour les femmes des milieux les plus aisés de faire preuve de générosité envers les plus démunis et de s'investir dans les œuvres de charité. Ces dons découlent certes d'une morale chrétienne dont les notables de l'époque sont pétris, mais également d'une volonté de se forger une aura de respectabilité. Sous l'influence de sa tante, Clara commence à s'intéresser à l'orphelinat Saint-Alexis, sis à l'angle des rues Saint-Denis et de Montigny (aujourd'hui le boulevard de Maisonneuve) à Montréal. Rapidement, elle devient une des principales protectrices, voire la principale donatrice, de cette institution catholique.

Cela ne fait toutefois pas que des heureux. S'il existe une certaine porosité entre anglo-protestants et franco-catholiques dans les élites, celle-ci se révèle souvent moins grande sur le plan religieux. Le renouveau religieux du milieu du XIX^e siècle réveille d'ailleurs certaines des animosités entre anglo-protestants et franco-catholiques qui s'étaient en partie endormies au cours des décennies précédentes. Un article publié dans le *Toronto Globe*, le 7 août 1862, critique vivement les dons de Clara (en amplifiant la situation au demeurant) : « Le clergé catholique



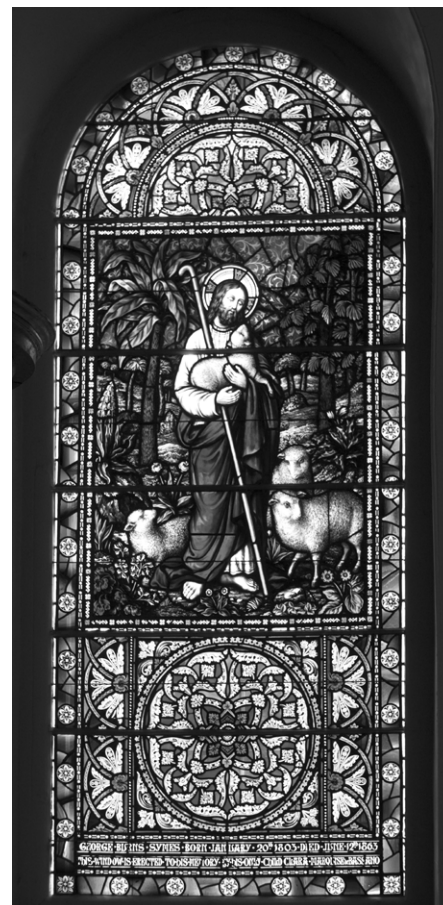
Les notices nécrologiques de son père estiment la valeur de ses biens autour de 500 000 \$, une fortune pour l'époque. On la voit ici, en 1881, sur une photo prise dans les studios de William Notman, à Montréal. (Anonyme, *À la mémoire de Madame la duchesse de Bassano (Marie-Anne-Clara Symes)*, Montréal, [s.n.], 1923, p. 28-29.)

romain, toujours à l'affût de riches héritiers et héritières, a fait une prise de choix en allant chercher la fille d'un riche citoyen de Québec aujourd'hui décédé. Celle-ci va se faire religieuse, apportant à l'Église un million de dollars. La jeune fille n'a que dix-sept ans. Sa famille, ici, a fait tout ce qu'elle a pu pour l'empêcher de prendre cette

décision irrévocable, mais non : ses conseillers spirituels ont gagné, et en route pour le couvent! Personne ne dira que son père eût jamais imaginé que sa fortune, fruit de longues années de labeur, puisse disparaître de telle façon. C'est par ce genre de moyens que les institutions catholiques du Bas-Canada accumulent leurs immenses richesses. »

N'empêche, dans les beaux salons de la haute-ville, anglophones et francophones continuent à frayer ensemble puisqu'il existe une solidarité de classe sociale. Clara effectue d'ailleurs des dons auprès des différentes confessions religieuses. Elle finance ainsi tant l'érection de l'église conventuelle des Sœurs du Bon-Pasteur que l'installation d'un vitrail en mémoire de son père dans la cathédrale anglicane de Québec. Quelques années plus tard, à la veille du temps des fêtes, elle avise les Sœurs de la Providence que ses agents leur remettront la somme de 100 \$ et incite les religieuses à « donne[r], s'il vous plaît, aux plus misérables, sans distinction de religion ».

La situation peut, dans une certaine mesure, faire penser à ce qui se passe en Europe à la même époque. De l'autre côté de l'Atlantique, princes et banquiers de toutes origines fraient ensemble dans les stations balnéaires et les beaux salons. C'est notamment le cas de la famille impériale française qui, au lendemain de la guerre franco-prussienne de 1870, se réfugie à Londres avec ses proches. Parmi ceux-ci, se trouve un jeune homme dans la vingtaine du nom de Napoléon Hugues Charles Maret, marquis de Bassano. Clara le rencontre au cours d'un voyage en Europe et convole en justes noces avec lui le 26 août 1872, à Kensington, en périphérie de Londres. Devenue marquise (puis duchesse à la mort de son beau-père, en 1898), Clara continue à évoluer entre deux mondes. Elle gravite ainsi entre Londres, Folkestone, Paris, Saint-Moritz, Montréal et Québec. Elle fréquente tant l'aris-



Vitrail de la cathédrale Holy Trinity offert par Clara Symes en souvenir de son père George Burns Symes.

tocratie britannique que les cercles bonapartistes français et les familles canadiennes les plus en vue. Lorsque des enfants viennent s'ajouter au ménage, le couple se dote de deux gouvernantes (l'une française, l'autre anglaise) pour assurer l'éducation de leurs trois filles dans les deux langues. L'une d'elles (Clara) se mariera d'ailleurs avec un diplomate britannique du nom d'Edward Blount tandis qu'une autre (M.-Claire-Antoine-Ghislaine) épousera un aristocrate français, Charles-Louis-Joseph, comte de Salviac de Vielcastel. Comme quoi la mixité culturelle dans laquelle vivent les élites se transmet de génération en génération.

Alex Tremblay Lamarche, historien